

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LA FIANCÉE DU FORÇAT

PREMIÈRE PARTIE

VI.

Pouvait-on exiger davantage? Avait-il le moindre reproche à s'adresser? Ne lui était-il pas permis de penser à lui-même et de nourrir une vague espérance qu'autorisaient les paroles bienveillantes de l'oncle de Mlle Monblant.

A son insu, l'arrestation de Mercier éveillait, dans certains replis cachés de son âme, un sentiment d'involontaire et inavouable satisfaction qu'il ne lui était pas possible de se dissimuler.

Il aurait tous les avantages moraux d'un acte de magnanimité, sans sacrifier aucune de ses chances de conquérir un jour l'attachement de Mathilde et d'obtenir sa main.

Sans doute la jeune fille souffrirait longtemps et le souvenir d'Amilear Mercier ne serait pas de sitôt effacé de sa mémoire. Mais ses larmes finiraient bien par se tarir, et ses yeux par se sécher. La résignation viendrait, puis l'oubli, puis le besoin d'une affection nouvelle.

— Le commandant a raison! se dit Elouard. Il n'y a point de douleur éternelle ni d'éternels regrets!... J'attendrai!

Le milieu dans lequel Mathilde était désormais appelée à vivre opérerait une diversion salutaire. Et puis les absents n'ont-ils pas toujours tort? L'influence de la grand-mère et de l'oncle ne s'exercerait-elle pas fatalement, et ne contribuerait-elle pas à chasser insensiblement l'image de l'homme aimé?

La comtesse de la Clémendarie ne pouvait, cela va sans

dire, abandonner à leur isolement l'orpheline sans ressources et la veuve aliénée. Elle recueillit la première et plaça la seconde dans une maison de santé.

La nouvelle de l'arrestation de son fiancé porta à Mathilde, on le devine, un coup terrible et dont il était à craindre qu'elle

ne se relevât jamais. Tous les siens lui manquaient à la fois; il ne lui était même pas permis de veiller sur la pauvre folle, confiée à des soins mercenaires! Ce n'était pas la vieille douairière, sèche, acariâtre, avare, qui pouvait remplacer auprès d'elle les tendresses disparues.

A peine était-elle installée, après l'enterrement, dans le sombre et morne hôtel de la rue Barbet de Jouy, qu'une fièvre cérébrale se déclara. Elle devait rester plusieurs mois entre la vie et la mort.

Et pendant ce temps-là Amilear Mercier attendait, dans les prisons de Versailles où il avait été transféré, le moment de comparaître devant un conseil de guerre. Il ne se doutait pas qu'il allait retrouver en face de lui, comme commissaire du gouvernement, le commandant de la Clémendarie!

Mais, avant d'aller plus loin, il nous faut revenir en arrière et faire



M. de Rys se précipita au-devant d'elle, lui saisit les deux mains.

connaître en quelques mots l'origine et les causes de la haine invétérée que, depuis plus de vingt ans, le chef de bataillon portait à sa sœur et à son beau frère, et que les hasards de la guerre civile lui avaient fourni le moyen d'assouvir si cruellement.

La fortune de la comtesse était de date toute récente. L'héritage d'un vieux parent l'avait fait passer tout à coup

d'une situation des plus précieuses à une opulence considérable.

Jusqu'alors elle avait été presque pauvre. Veuve d'un officier supérieur qui n'avait presque d'autre patrimoine que sa solde, elle avait pris de bonne heure des habitudes d'économie voisines de l'avarice. Elle avait élevé sévèrement ses deux enfants, leur donnant à peine le strict nécessaire. Et quand son fils, alors à l'École militaire de Saint Cyr, venait passer un jour de congé à la maison, il était souvent obligé d'emprunter quelques sous à la concierge pour acheter des cigares.

Cyprienne, de son côté, ne portait que des robes démodées et des chapeaux de l'année précédente. La mère entassait ses petits revenus, beaucoup moins pour préparer une dot à sa fille que pour s'assurer elle-même contre les éventualités de l'avenir.

Une occasion s'offrit pourtant de redorer le blason des la Clémaderie, qui appartenait à une des plus vieilles familles du Poitou ; et le jeune sous-lieutenant espérait pouvoir enfin tenir plus dignement son rang dans l'armée et dans le monde.

Ils étaient pauvres. Un mot de Cyprienne suffisait pour les rendre riches.

Cyprienne de la Clémaderie avait vingt ans ; elle était douée d'une beauté merveilleuse, dont longtemps plus tard la veuve du colonel fédéré, même après la mort tragique de son mari, et quand sa raison avait sombré dans le désastre, devait encore conserver les traces.

Douce, bonne, instruite, possédant toutes les perfections physiques, intellectuelles et morales, elle avait tout ce qu'il fallait pour faire le bonheur d'un mari.

Et pourtant sa pauvreté, aggravée encore par l'avarice de sa mère, compliquée des préjugés aristocratiques de la comtesse, semblait la vouer à un célibat perpétuel.

L'héritière d'un des plus grands noms de l'armorial de France ne pouvait épouser le premier venu. Une mésalliance était impossible, et Cyprienne était fatalement destinée à coiffer sainte Catherine.

Les fils dégénérés des croisés n'épousent pas volontiers les filles sans dot ; les parchemins n'éprouvent plus de passions ardentes que pour les sacs, fut-ce des sacs archi-roturiers. D'ailleurs, la comtesse ne produisait pas sa fille dans le monde, cela coûtait trop cher. On ne voyait, on ne recevait personne ; et il était bien difficile que quelque brave gargon, riche, titré et désintéressé, vînt à s'éprendre de ce trésor enterré sous le boisseau.

La comtesse, un peu jalouse peut-être de la splendide beauté de sa fille, avait concentré sur son fils toutes ses affections, et s'habitua à l'idée que Cyprienne entrerait en religion, et laisserait ainsi à son frère la totalité de leur maigre patrimoine.

Celui-ci, humilié de la modicité de ses ressources, encourageait les visées maternelles.

Mais Mlle de la Clémaderie ne se sentait aucune vocation pour la vie claustrale et ne partageait point l'orgueilleux exclusivisme de sa famille.

Le sang chaud et généreux qui coulait dans ses veines se souciait fort peu des préjugés de caste. Elle se sentait femme avant d'être noble. Avant d'avoir un blason elle avait un cœur.

Tout à coup les manières de la comtesse et du sous-lieutenant changèrent sensiblement à son égard. On cessa de lui vanter les charmes du couvent et de lui offrir le seul époux qui pût convenir à sa situation, le seul qui fût en même temps d'as-

sez bonne et d'assez vieille maison pour aspirer à la main d'une Clémaderie !

Toutes les rengaines de l'autre monde et de l'autre siècle dont on lui rebattait les oreilles firent place à de nouvelles préoccupations. On se montra plus tendre pour elle : elle commença à compter pour quelque chose au foyer domestique. À sa grande surprise, elle retrouvait à la fois une mère et un frère qui jusqu'alors paraissaient n'avoir d'autre désir que se débarrasser d'elle en l'enterrant dans un cloître.

Cyprienne ne comprenait rien à ce subit revirement, dont elle eut bientôt l'explication.

La famille avait en Bretagne un parent éloigné, un vieux cousin, aussi millionnaire que célibataire, n'ayant pas d'héritiers directs, et dont le futur héritage était une proie livrée depuis longtemps aux convoitises et aux compétitions d'une foule de collatéraux avides.

Ainsi qu'il arrive infailliblement en pareille circonstance, c'était à qui des héritiers éventuels ferait au vieillard la cour la plus assidue et lui prodiguerait les protestations affectueuses.

Chacun nourrissait l'espoir de le circonvenir et de lui arracher un testament. La comtesse, cela va sans dire, était la plus sûre, la plus avide, la plus empressée. Chaque année, sous le prétexte de rendre ses devoirs au marquis de Rys — tel était le nom du cousin à millions, — elle ne manquait jamais d'aller passer une quinzaine en Bretagne, afin de poser la candidature de son fils au poste envié de légataire universel.

Par malheur, ses tentatives étaient restées infructueuses. Mme de la Clémaderie n'avait pas su dissimuler ses espérances cupides ; le vieux parent s'était montré insensible à toutes les séductions, et avait même témoigné une certaine froideur à sa cousine.

Et puis quelques années s'étaient passées, les enfants avaient grandi : le collégien était devenu ce qu'on a l'habitude d'appeler un brillant sous-lieutenant ; la pensionnaire un peu gauche s'était transformée en une ravissante jeune fille.

Le marquis de Rys, ayant à se plaindre des petits-neveux qui avaient anéanti ses bonnes grâces, fait le vide autour de lui et s'étaient installés en maîtres au château, éprouva un beau jour le besoin de se rapprocher de la comtesse.

Pour échapper à la tyrannie jalouse des héritiers qui le gardaient à vue et qu'il soupçonnait, à tort ou à raison, de vouloir l'empoisonner, il avait fait un voyage à Paris.

Que se passa-t-il alors dans l'âme du sexagénaire ? Fut-il séduit par les caresses félines et les témoignages d'affection de la mère, par la belle prestance et la bonne mine du jeune officier tout frais émoulu de Saint Cyr, ou bien par la grâce douce et simple et les charmes de Cyprienne ?

Toujours est-il qu'au bout d'une semaine, le vieux marquis ne pouvait plus quitter l'appartement des la Clémaderie et qu'il paraissait de moins en moins pressé de regagner son vieux manoir des environs de Nantes.

Un matin, après le déjeuner, pendant lequel Cyprienne avait remarqué chez la comtesse et chez son frère quelque chose qui ne leur était pas habituel, Mme de la Clémaderie prit un air grave, solennel, et dit à sa fille...

—Cyprienne, nous avons besoin, ton frère et moi, de causer avec toi...

—De causer avec moi ? fit-elle avec surprise et en souriant. Mais est-ce que nous ne causons pas tous les jours ?... Il est vrai que vous avez été bien silencieux tous les deux...

—Nous étions préoccupés, répondit le frère... Et on le serait à moins !... Nous avons quelque chose de très important à te dire.

La jeune fille rougit, toute inquiète et toute troublée par ces préliminaires solennels.

—Tu rougis ! dit la comtesse. Devinerai-tu l'objet de cet entretien, dont le résultat peut exercer une influence décisive sur ton avenir, sur notre avenir à tous !

—Vous m'effrayez, maman ! De quoi s'agit-il ?... Voudriez-vous encore me parler d'entrer en religion ?

—Non ! non ! rassure-toi. Nous n'y songeons plus !

—Au contraire ! ajouta le sous-lieutenant.

—Au contraire.

—Oui, si tu as horreur du couvent, tu n'éprouves pas, je suppose, la même répugnance pour...

Et, se tournant vers la comtesse.

—Achevez donc ma phrase, mère ! c'est vous que cela regarde.

—Cyprienne, j'ai une grande nouvelle à t'annoncer. Tu vas te marier.

E le tressaillit.

—Me marier ?

—Oui. Est-ce que cette perspective te déplaît ?

—Non ; mais...

—Réjouis-toi ; il se présente pour toi un parti inespéré. Tu es pauvre ; tu seras riche, très riche ! Bref : le marquis m'a demandé officiellement ta main, et je la lui ai accordée !

Cyprienne pâlit affreusement et se laissa tomber sur une chaise.

Cette émotion pouvant s'expliquer par la surprise que devait causer naturellement à la jeune fille une communication aussi inattendue, on n'y attacha pas beaucoup d'importance.

La comtesse continua :

—Allons ! mon enfant ! Il ne faut pas que le bonheur te fasse tourner la tête ! Oui, Cyprienne ! tu vas être marquise de Rys !...

—Et cinq ou six fois millionnaire ! ajouta le sous-lieutenant. Mais ne fais donc pas une tête comme cela !... Réjouis-toi donc avec nous de cette bonne fortune inespérée !

—Laisse-la donc se remettre un peu, mon fils ! Nous lui avons annoncé la nouvelle trop brusquement...

Mais Mlle de la Clémanderie paraissait de moins en moins disposée à accepter le marché conclu sans son avis et à son insu.

Elle restait muette, accablée. Deux larmes coulaient sur ses joues...

—Hé bien ! voilà que tu pleures, à présent ! C'est de joie, n'est-ce pas ?

Cyprienne se releva vivement, et avec un geste indigné :

—De joie ? fit-elle d'un ton qui ne laissait plus aucun doute sur ses sentiments.

—Quoi, est-ce que tu refuserais, par hasard ? s'écria le jeune homme.

—Allons donc ! Je voudrais bien voir cela ! s'écria sévèrement la comtesse. D'ailleurs, j'ai donné ma parole... il n'y a plus à reculer...

—Ai-je donné la mienne, ma mère ? Je dois compter pour quelque chose dans une pareille affaire, ce me semble.

—Compter pour quelque chose ? Mais tu comptes pour tout, petite sotte, puisque tu deviens la châtelaine de Rys !...

En vérité, je ne comprends rien à ton attitude, à tes hésitations...

—Je n'hésite pas une minute, interrompit-elle d'une voix ferme et calme... et...

—A la bonne heure ! répliqua l'officier. Tu deviens raisonnable.

—Je n'hésite pas ! Je refuse !

La mère et le fils firent entendre une double exclamation :

—Malheureuse !... C'est de la folie !

—Folie ou non, je ne serai jamais la femme du marquis !...

—Et moi, je te dis que tu l'épouseras !

—Vous me traînez donc de force à l'autel ?... dit-elle d'une voix sourde...

La comtesse et son fils se regardaient avec stupéfaction.

C'était la première fois que Cyprienne faisait acte de volonté et d'énergie.

—Je n'épouserai pas un homme qui pourrait être mon grand-père !

—Ah ! tu le trouves trop âgé ? reprit la douairière, qui ne désespérait pas d'arriver par la douceur à convaincre l'indocile enfant. Il est vrai que notre cousin a soixante-cinq ans... mais si tu savais comme il t'aime !... ce n'est pas de la passion qu'il a pour toi, c'est un culte...

—Que m'importe, puisque je ne l'aime pas, moi.

—Bah ! qu'est-ce que ça fait ? Tu t'habitueras à lui... Et puis, songe donc !... Tu es pauvre et il est riche !... Tu seras la plus heureuse des femmes... Sa tendresse ne te fera-t-elle pas oublier...

—Les quarante-cinq ans qu'il a de plus que moi ? Ecoutez moi, ma mère : ce n'est pas seulement son âge qui creuse entre nous un abîme infranchissable... Il serait jeune, il serait beau, que je n'en repousserais pas moins sa main.

—Et pourquoi, mademoiselle ?

—Parce que... parce que... Je ne veux pas me marier ! répondit-elle avec embarras.

—Décidément, c'est de la démence ! dit en écartant les bras, le sous-lieutenant.

—Et de la révolte ! ajouta la comtesse...

Puis, se radoucissant et portant son mouchoir à ses yeux, comme pour essuyer des yeux parfaitement secs :

—Cette enfant fera le malheur de ma vie !... Cyprienne, vous êtes une mauvaise fille et une mauvaise sœur ! En refusant l'opulence qui s'offre à vous, c'est notre propre bien-être que vous compromettez !...

—Votre bien-être, ma mère ?...

—Sans doute, dit brutalement le jeune comte... Tu penses bien que le marquis de Rys ne voulait pas, en t'épousant, nous laisser dans la situation précaire où nous végétons... il a spontanément offert...

—D'assurer le repos de ma vieillesse et l'avenir de ton frère ! dit Mme de la Clémanderie...

—Et, par ta résistance insensée, continua l'officier, tu me volerais à moi deux cent mille francs !...

Cyprienne fit un mouvement et, lançant à son frère un coup d'œil étrange où il était facile de lire à la fois de la tristesse et du mépris :

—Deux cent mille francs ! dit-elle. Alors, c'est votre part dans le marché ? Ce n'est plus d'un mariage qu'il s'agit, mais d'une vente !... Eh ! bien, je vous le déclare, je ne me prêterai pas à cette combinaison indigne !

Se redressant avec résolution, elle joignit les mains, et, levant les yeux au ciel, elle murmura.

— Hélas ! Joseph lui aussi fut vendu ; mais il était moins infortuné que moi ! Il n'avait pas été livré par sa propre mère. Et elle éolata en sanglots.

— Petite insolente ! petite vipère ! s'écria la comtesse avec rage. Voilà comment vous me payez de ma sollicitude.

Au même instant le timbre de l'appartement retentit...

— C'est lui ! balbutia M. de la Clémaderie. Il vient chercher la réponse définitive. Qu'allons-nous lui dire ? Voyons Cyprienne, décide-toi ! Ne nous mets pas au désespoir ! Un mot de toi suffit pour nous ruiner et pour te ruiner toi-même ! Et ce mot-là, tu ne le prononceras pas. Réfléchis ! Je t'en conjure. Tu consens, n'est-ce pas ?

— Jamais !... dit-elle avec fermeté ! Jamais !

— Misérable !... Sœur dénaturée... retire-toi !...

Il la poussa dans la pièce voisine et dit tout bas à sa mère :

— Dissimulons ! Prenons un air souriant. L'important est de gagner du temps. Nous finirons bien par forcer son consentement.

Le marquis de Rys entra dans le salon, baisa galamment la main de la comtesse, pressa celle du jeune cousin, et demanda, non sans une certaine anxiété :

— Eh ! bien, et Cyprienne ? Vous lui avez parlé ?

— Ma fille, monsieur le marquis, ne pouvait être que très honorée, très touchée, très reconnaissante de votre démarche.

— Et elle consent ? Elle ne dédaigne pas d'associer à ma vieillesse ses vingt ans, sa fraîcheur, sa beauté ?

— Elle est heureuse et fière !... je vous le répète, mon cousin. Mais vous comprenez que cette communication si imprévue l'a quelque peu troublée... Vous savez ce que c'est qu'une jeune fille ?... Ce mot de mariage, prononcé pour la première fois, lui a causé une émotion bien naturelle. Et puis elle se trouve légèrement indisposée ce matin. D'ailleurs Mlle de la Clémaderie ne peut avoir d'autre volonté que la mienne...

— Enfin, se hâta d'ajouter le sous-lieutenant, vous pouvez considérer la chose comme faite, mon beau-frère !

— Ainsi, mes soixante ans ne l'épouvantent pas ? Certes, je l'adore ! Mais je ne veux posséder Cyprienne que de son libre consentement, en dehors de toute pression, de toute influence... Un amoureux comme moi est peut-être bien ridicule...

Il s'arrêta en apercevant la jeune fille.

Cyprienne l'oreille collée à la porte, avait tout entendu. Elle se décidait à intervenir.

M. de Rys se précipita au-devant d'elle, lui saisit les deux mains :

— Chère Cyprienne ! chère enfant ! C'est votre jolie bouche qui va prononcer mon arrêt !

La mère et le frère, atterrés par cette apparition, adressaient à la jeune fille des regards suppliants.

Le jeune homme voulut payer d'audace et forcer la main à sa sœur.

— La voici qui vient vous ouvrir son cœur, cher beau-frère !

— Mon cher cousin, monsieur le marquis ! dit Cyprienne d'une voix émue...

Le vieux garçon s'approcha d'elle.

(A SUIVRE)

Commencé le 28 Août 1884—(No 244).

LES DRAMES INCONNUS

PREMIÈRE PARTIE — LE PREMIER MARI

XIV.

Le comte parut avoir deviné juste, car le lendemain, au déjeuner, Berthe avait retrouvé son calme. Elle répondit à tout ce qu'il plut à son mari de lui dire et ne parla nullement de la scène de la veille. Pendant quinze jours, le Russe vécut anxieux, mais il finit par se tranquilliser si complètement sur les suites de sa faute qu'il fut le premier à la rappeler. Dès les premiers mots sa femme l'arrêta d'un geste de main :

— Que ceci, Iwan, vous apprenne à commander à vos colères, dit elle doucement.

C'était la première fois que Berthe l'appelait par ce nom de baptême.

— Je suis donc pardonné ? s'écria-t-il joyeux.

Pour réponse, elle lui tendit sa petite main.

— Oh ! comme vos mignons doigts sont glacés ! laissez moi les réchauffer, dit le comte qui les couvrit de baisers sans s'apercevoir que cette main frissonnait sous ses lèvres.

Sauf la froideur qu'elle opposait aux élans de passion de son époux, la comtesse se fit douce, prévenante, aimable. Pour tout le monde, domestiques compris, c'était un heureux ménage et M. de Jozdres lui-même s'y trompa.

— Le Russe s'en tire bien, se disait-il après chacune des nombreuses visites qu'il faisait aux époux.

Pour complaire à son mari, Berthe lui avait demandé de lui apprendre le russe. A ces leçons, auxquelles assistait Francis, elle fit, ainsi que l'enfant, de rapides progrès.

— A quoi bon vous donner pareille peine ? demanda le procureur un jour qu'il les surprit en pleine leçon.

— Je veux que mon cher Iwan me fasse visiter son pays, dit-elle en riant.

— Décidément elle est folle du bellâtre, pensa le magistrat.

Il eut bientôt la plus complète preuve de la condescendance avec laquelle l'épouse se pliait à tous les désirs de son mari. Le comte, on s'en souvient, avait acheté la propriété de Valnac pour satisfaire ses goûts de chasseur. Un soir qu'on causait des chasses qui allaient s'ouvrir, de Gabrinoff dit en riant :

— Pour compagnon je suis menacé de n'avoir que le chevalier de Saint-Dutasse qui, le jour du mariage, a été invité par la comtesse. Or, comme il me souvient, la seule fois que j'ai jadis chassé avec ce cher chevalier, qu'il a tué sept chiens et un bœuf, je me crois bien excusable de chercher à lui adjoindre d'autres disciples de saint Hubert.

Le procureur cita une dizaine de noms des plus intrépides chasseurs du pays, puis il ajouta :

— Il est quelqu'un avec lequel vous devriez bien vous lier, car ses terres, réunies aux vôtres, vous offriraient la plus belle chasse du département.

— Bah ! qui donc ?

— C. lui dont la propriété vous borne du côté de la Falizette.

— Ah ! oui, un M. d'Armangis.

— Précisément. Voici un mois qu'il est installé chez lui.

— Je le sais, dit le comte. Comme nouveau venu dans le pays, me trouvant tenu à des devoirs de politesse envers mes voisins, j'ai envoyé plusieurs fois ma carte à M. d'Armangis. I

m'a régulièrement renvoyé la sienne ; mais nos relations de voisinage en sont restées là. Probablement que j'ai affaire à un vieux podagre qui vit en ours.

— Lui vieux ? Détrompez-vous... M. d'Armangis a tout au plus trente ans.

— Et quel homme est-ce ?

— V véritable homme du monde : aimable, élégant, spirituel, musicien...

— Oh ! oh ! un vrai phénix, n'est-ce pas ? reprit M. de Gabrinoff. Alors, pourquoi donc a-t-il repoussé mes avances ?

— Il est arrivé un peu effrayé par les médecins, qui l'ont envoyé ici se mettre au vert... il ne demande peut-être pas mieux qu'on lui force la main... allez le voir.

Mme de Gabrinoff, penchée sur sa tapisserie, avait écouté tout ce que M. de Jozères venait d'avancer sur M. d'Armangis. Elle releva la tête en disant :

— Oui, allez le voir... le conseil de mon tuteur est bon... vous vous assurez au moins, à défaut du propriétaire, le droit de chasse sur ses terres.

— C'est tentant, fit de Gabrinoff.

Puis, se reprenant, il se tourna vers Berthe :

— Oui, mais je ne saurais comment l'amadouer... à moins que vous ne me veniez en aide, ma chère amie, ajouta-t-il en riant.

Cachée derrière son métier à tapisserie, la comtesse répondit de sa voix calme :

— Quand il vous plaira, je serai à votre disposition.

— Eh bien, disons demain.

Et le lendemain, une voiture, conduite par Bricard, emportait les époux vers le château de M. d'Armangis.

On mit une heure à franchir la distance qui séparait les deux domaines.

Levé de bon matin et fatigué par une longue tournée faite à cheval chez ses fermiers, M. de Gabrinoff, cédant à la lourdeur d'un temps orageux, s'était assoupi dans son coin de voiture. Pendant toute la route, Berthe, renversée dans l'autre angle, demeura immobile, les yeux fixés sur le Russe endormi. Quand il se croyait depuis longtemps pardonné, le comte aurait pu difficilement s'expliquer, s'il l'avait surpris, le regard de froide haine dont sa femme le couvait en son sommeil.

Il ne se réveilla qu'au moment où la voiture entra dans la vaste cour qui précédait le château d'Armangis, au grand fracas du fouet de Bricard, qui claquait à tour de bras pour attirer quelque serviteur du logis.

Les deux époux étaient à peine assis dans le salon que M. d'Armangis, prévenu de leur visite, se présentait devant eux.

C'était un homme mince, de taille moyenne, au pied et à la main d'une finesse extrême, qui, dans toute sa personne, portait ce haut cachet de suprême distinction qui est l'apanage de quelques rares élus. Sa tête fine, spirituelle, un peu indolente — tête à la Van Dick par excellence — s'encadrait d'une chevelure noire qui faisait ressortir son teint mat. Deux yeux noirs très tendres, une bouche aux dents superbes, un nez bien dessiné complétaient l'ensemble du visage de cet homme de trente ans. A voir M. d'Armangis, on n'aurait osé l'accuser de fatuité si l'envie lui avait pris de réciter un fort long chapelet d'amoureuses conquêtes.

Tant il est vrai pourtant qu'il n'est ici-bas créature parfaite, un sévère observateur aurait pu facilement trouver en M. d'Armangis le défaut de la cuirasse. Cet homme riche, insou-

ciant, heureux, ne pouvait avoir trompé son caractère à ces mille combats de la vie qui vous créent une volonté énergique et vous font opiniâtre dans la résistance. En un mot, c'était une nature faible et douce, véritable cire molle qui devait se laisser pétrir par la main qui saurait s'en emparer.

Quant à ces excès de la vie parisienne qui, disait-on, l'avaient envoyé chercher un peu de repos en province, il n'y avait absolument rien de vrai. Ce bruit de santé délabrée, c'était lui-même qui l'avait fait courir pour se soustraire à l'importunité de voisins qui l'auraient entraîné dans toutes les jouissances de la matérielle et plantureuse vie de province dont s'effrayait ce Parisien délicat, un peu blasé et fine fourchette.

En recevant les successives cartes par lesquelles M. de Gabrinoff avait tenté d'entrer en relation, M. d'Armangis s'était dit :

— Des dîners de quatre heures de durée, avec vingt plats de grosses viandes, le tout suivi d'un boston ou d'un nain jaune... grand merci !

Et il s'était contenté de répondre carte pour carte, sans prendre aucunes informations sur ce voisin si persistant à vouloir nouer connaissance. Aussi, quand son domestique était venu lui annoncer la visite qui le réclamait au salon, le jeune homme avait murmuré :

— Diable !... c'est de l'entêtement !... voilà qu'on me relance à domicile... comment me débarrasser de ces crampons ?

Sa surprise fut donc grande à la vue de M. de Gabrinoff. C'était là un homme de son monde, de ses goûts et de ses allures. Mais si agréable que fût cette impression, nous ne dirons pas qu'elle put se comparer à celle que ressentit M. d'Armangis quand le comte, qui avait marché à sa rencontre, démasquant Berthe qu'il cachait aux yeux du jeune homme, lui présenta Mme de Gabrinoff.

A la vue de cette perle de beauté enfouie au fond de la province, qui se révélait à lui, le viveur parisien s'arrêta stupéfait, sans même achever le salut commencé. Cette scène de muette extase n'eut que la durée de l'éclair, car la comtesse, comme si elle eût voulu ne pas laisser à son époux le temps de rien voir, se hâta de dire :

— Nous venons bien indiscretement, monsieur, vous demander un service.

L'œil toujours fixé sur Berthe, s'enivrant au son de cette mélodieuse voix, fasciné par le charmant sourire qui accompagnait la phrase, M. d'Armangis s'inclina en signe qu'il attendait qu'on lui fit connaître le service en question.

— Mon mari est un Nemrod de première force, continua gaiement la comtesse. Comme il exprimait dernièrement la crainte de se trouver un peu à l'étroit sur nos terres, M. de Jozères, un de nos amis, lui a fait espérer...

— ...Que je prierais M. de Gabrinoff de mettre le pied sur les miennes, n'est-ce pas ? interrompit M. d'Armangis

— C'est parfaitement cela, dit le Russe.

— Eh bien, M. de Jozères a eu raison, appuya-t-elle, eune homme en se tournant vers le mari.

— Vous consentez ? fit le comte joyeux.

— Avec d'autant plus d'empressement que j'ai à me faire pardonner le tort d'avoir si longtemps tardé à répondre à vos avances de bon voisinage.

— M. de Jozères vous avait excusé en nous donnant à entendre que l'état de votre santé vous commande le repos, reprit Mme de Gabrinoff.

—C'est vrai, madame, j'ai une terrible maladie, répliqua d'Armangis en riant.

—Vous en parlez bien gaiement, fit Berthe.

—Et vous l'appellez ? demanda le comte.

—L'horreur des gens importuns et ennuyeux.

—Alors vous nous dites de nous en aller ? riposta la comtesse avec une adorable petite moue.

—Oh ! madame, pouvez le croire ! ! !

Et comme dans l'élan qui avait accompagné cette phrase, d'Armangis, ayant dépassé le Russe, se trouvait bien en face de Berthe, il reçut en pleine vue le long et doux regard dont elle accompagna cette réponse :

—Je plaisantais, monsieur.

De Gabrinoff s'était rapproché en disant :

—Chasser sur vos terres, c'est déjà bien ; mais mieux serait encore si vous me promettiez que nous chasserons ensemble... puisque votre manie nous fait l'honneur d'être guéris pour nous.

Puis, se reprenant :

—Et d'abord, êtes-vous chasseur ? car de Jozères nous a laissés dans le doute à cet égard.

—J'ai, je crois, une des plus belles meutes du département.

De Gabrinoff éclata de rire.

—Bravo ! fit-il. Au moins de Saint-Dutasse, ne tuera pas que mes seuls chiens.

—Le chevalier de Saint-Dutasse, le sous-lieutenant aux gardes du corps ? l'attendez-vous ?

—Oui. Est-il aussi de vos amis ?

—D s meilleurs. De Saint-Dutasse est un gai et brave compagnon avec lequel j'ai passé de joyeuses heures, répondit d'Armangis, tout heureux de retrouver l'élément parisien au fond des Ardennes.

—Et avec lequel vous en passerez encore, ajouta gaiement M. de Gabrinoff, car il va venir passer un mois au château, et j'espère que cet ami commun vous sera un motif de plus pour apprendre à présent le chemin de ma demeure.

—Sans doute, fit d'Armangis hésitant.

—Oh ! pas de demi-réponse, s'écria le Russe ; je vous avertis que je ne sors pas d'ici sans avoir obtenu un engagement bien formel. Ainsi donc, exécutez-vous ?

Quand les deux hommes avaient parlé chasse, Mme de Gabrinoff s'était mise à examiner un à un les tableaux appendus aux panneaux du salon. A ce moment, elle se trouvait à l'extrémité de la pièce, derrière son mari. En entendant le jeune homme hésiter à accepter l'invitation du comte, elle tourna lentement la tête sur son épaule et, sans faire un signe, elle lança à M. d'Armangis un regard semblable à celui qui l'avait déjà si profondément remué.

—J'accepte, dit-il vivement.

Un quart d'heure après, les deux époux, remontés en voiture, reprenaient la route de leur château.

—Que pensez-vous de notre voisin ? demanda le comte.

—Il est bien insignifiant, fit Berthe avec une profonde indifférence.

XV.

M. d'Armangis ne fut pas long à tenir sa promesse de rendre bientôt leur visite aux époux, car, le lendemain même, il descendait de cheval devant le perron de M. de Gabrinoff.

Averti par le piaffement de la superbe bête que montait le jeune homme, la comtesse le vit, à travers le léger rideau de son boudoir, entrer au château.

—Déjà ! s'écria-t-elle en souriant.

Et, tout en réparant du doigt, devant une glace, quelques boucles rebelles de sa coiffure, elle attendit sans aucune impatience qu'un laquais vint la prévenir de son arrivée.

Vingt secondes après, quand elle apparut au salon, M. de Gabrinoff était en train de pousser de hauts cris d'étonnement.

Après un cérémonieux salut échangé entre le visiteur et la comtesse, qui interrompit la conversation des deux hommes, le mari, empressé de revenir à son sujet, prit sa femme à partie en s'écriant :

—Savez-vous, ma chère amie, l'inattendue nouvelle que me donne notre voisin ? Il m'apprend qu'il n'est nullement chasseur ! ! !

Berthe, malgré elle, tourna un regard moqueur sur le Parisien, mais ne prononça pas un mot. Dans ce coup d'œil, M. d'Armangis vit sans doute un encouragement à persister dans son mensonge, car il répliqua :

—C'est l'exacte vérité, je ne chasse pas.

—Mais vous m'avez dit hier que vous possédiez une des plus belles meutes du département. Alors pourquoi l'avez-vous ?

—Comme j'ai aussi un billard dont je ne sais pas jouer... pour mes amis. Et vous voyez que je suis dans le vrai, puisque cela me procure le plaisir de mettre cette meute à votre disposition.

—Comment ? là, vrai ? vous n'êtes pas chasseur, répéta de Gabrinoff désolé.

—Nullement.

—Pas même de la force de Saint-Dutasse, qui tue un bœuf quand il tire un faisan ?

—Moi, je tuerais Saint-Dutasse lui-même.

—Diable ! Mais alors, nous voilà privés de votre aimable compagnie pendant que nous courrons les champs.

—La privation sera égale pour moi.

—Vous allez vous trouver bien seul, bien isolé, appuya le comte.

Berthe fit entendre un petit rire.

—Pardon, dit-elle, mais je vous ferai remarquer, Iwan, que vous n'êtes pas fort aimable.

—Pour qui ?

—Mais pour moi. Vous êtes là, depuis cinq minutes, à vous apitoyer sur l'isolement de Monsieur et vous oubliez que la même solitude m'attend aussi pendant que vous battrez la plaine.

Et, s'adressant à M. d'Armangis :

—J'ai bien envie de vous proposer d'unir nos deux sorts, ajouta-t-elle.

Dites audacieusement, les plus impudentes choses ont la chance de passer. Aussi, après un nouveau rire, Berthe continua :

—Puisque M. de Gabrinoff chasse sur vos terres, braconnez sur les siennes.

Puis, comprenant que la corde était trop tendue, elle s'empressa de se reprendre :

—... Ou plutôt, essayez de braconner, car je dois vous avertir que la terre est bien gardée.

Outre que le Russe croyait à la froideur de sa femme, dont il ne faisait pas remonter la cause à lui-même, puisque la com-

tesse, depuis la fameuse scène, lui était perpétuellement bonne et dévouée, M. de Gabrinoff, en entendant la dernière phrase, sentit s'évanouir la forte mince jalousie à laquelle son énorme fatuité avait permis de percer.

Après avoir été extrême en l'un et l'autre sens, Berthe égalisa les plateaux entre les deux hommes en ajoutant, redevenue sérieuse :

— Toute folie cessant, je prie M. d'Armangis, quand mon mari m'abandonnera pour ses spongières et ses livres, de se souvenir, puisqu'il aime la musique, que je serai heureuse de le recevoir à certaines heures. Cela lui permettra de faire plus intime connaissance avec M. de Jozères, mon ex tuteur, qui, à ces heures là, veut bien oublier qu'il est magistrat pour ne rester qu'un musicien de première force.

En même temps qu'il était une froide douche sur l'ardente joie du jeune homme, le nom de M. de Jozères se présentait comme une garantie de sécurité pour le comte, qui s'écria aussitôt :

— Au fait, pourquoi pas ? Pendant que je ferai des coups doubles, vous exécuterez des trios... Et au sixième chien qu'il m'aura tué, je vous abandonnerai Saint-Dutasse pour des quatuors. Allons, est-ce dit, monsieur d'Armangis ? acceptez-vous la proposition de la comtesse ?

Comme la veille, un long regard de Berthe dicta sa réponse au jeune homme hésitant.

Pendant les quelques jours qui précédèrent l'ouverture de la chasse, M. de Gabrinoff fut affairé en ses préparatifs et laissa les trois musiciens à eux-mêmes, car la présentation de M. de Jozères avait été faite dès le lendemain.

En trouvant ce nouvel hôte installé au logis, le magistrat avait murmuré :

— Les maris font tous les mêmes !

Mais, après avoir, durant trois jours, épié les deux jeunes gens, il fut obligé de se dire :

— Décidément le Russe a de la chance ! d'Armangis est amoureux fou et la comtesse se moque de lui.

Une après-midi que le trio était réuni, de Gabrinoff entra au salon en annonçant :

— J'ai reçu une lettre du chevalier de Saint-Dutasse. Il m'apprend qu'il a obtenu un congé d'un mois.

— Alors il va suivre sa lettre ? demanda gaiement Berthe qui se souvenait de la conduite du pique-assiette, au repas de noces, à l'égard de Francis.

— Oui, dans quatre jours il sera ici, répondit le comte. Mais, chère amie, n'avez-vous pas, avec le chevalier, encore invité quelqu'un dont vous ayez oublié de me parler ? Dans sa lettre, de Saint-Dutasse m'écrivait : " Nous arriverons. " Par conséquent, ils sont deux.

— Ne vous inquiétez pas, dit en souriant d'Armangis, je devine quel doit être l'autre. Dans tous ses déplacements de plus de cinq jours, Saint-Dutasse se fait toujours suivre par son domestique, le fidèle Bourguignon.

Quand il habitait Paris, M. de Gabrinoff avait trop souvent hébergé le chevalier pour n'avoir pas eu l'occasion de connaître le serviteur du garde du corps.

— Parbleu ! oui, fit-il en riant aussi, vous avez raison, cher voisin. Ce doit être Bourguignon. J'avais oublié cette perle, ce phénix des valets qui, devenu l'ombre de son maître, le suit toujours attentif, dévoué et sans cesse disposé à obéir aux plus étranges caprices de l'imagination du chevalier.

En achevant sa phrase, le comte s'était levé et avait marché vers une fenêtre ouverte qui donnait sur la cour.

— Es-tu prêt ? pouvons-nous partir ? cria-t-il à quelqu'un du dehors.

— Quand M. le comte voudra, répondit la voix éloignée de Bricard.

Cette réponse obtenue, le Russe se retourna en demandant :

— Monsieur de Jozères, je descends à la ville, voulez-vous profiter de ma voiture ?

A cette proposition qui, acceptée par lui, aurait pour résultat de laisser le jeune homme seul avec la comtesse, le magistrat ne put recevoir un moqueur sourire.

En même temps le mari tendait la main à M. d'Armangis, en lui disant :

— Tenez fidèle compagnie à ma femme, mon cher voisin, et, je vous en supplie, ne désertez pas votre poste avant mon retour.

— On n'est pas plus idiot ! pensa M. de Jozères qui, après avoir laissé le couple seul, marchait avec M. de Gabrinoff vers la voiture.

Une grave affaire vous appelle donc en ville ? dit-il au comte dès qu'on fut en route.

— Non, je vais compléter mon approvisionnement de poudre et de plomb.

— Ah ! c'est pour de la poudre que...

Un éclat de rire du Russe interrompit le magistrat.

— Oui, fit-il, je devine et j'achève votre pensée... que je laisse Mme de Gabrinoff avec M. d'Armangis, alliez-vous dire ?

Et, se renversant sur le dossier de la voiture, l'époux ajouta :

— Que voulez-vous, monsieur de Jozères ? il faut bien en passer un peu aux caprices d'une femme.

A cette énorme répartie, le procureur regarda de ses yeux les plus étonnés cet homme qui n'avait pourtant pas l'air d'être un mari complaisant.

— Hein ! je vous étonne, n'est-ce pas ? En deux mots, vous allez me comprendre. Figurez-vous que la comtesse fait à M. d'Armangis l'honneur d'être jalouse de lui.

Quand on lui annonçait qu'il allait comprendre, M. de Jozères s'enfonçait dans la plus profonde stupéfaction.

— Ah ! la comtesse est jalouse de ce jeune homme, répéta-t-il tout interloqué.

— Oui, elle s'est montée contre ce brave voisin qui s'introduisait dans notre existence à deux si calme, si heureuse. A quelques phrases aigres-douces qui m'ont été lancées depuis trois jours par ma femme, je me suis aperçu qu'elle s'est imaginé que M. d'Armangis allait me détourner d'elle, m'entraîner à mal, m'induire en tentation, bref, me prêter le canif avec lequel je déchiquetterais notre contrat de mariage.

— Ah ! oui, oui, maintenant j'y suis, je comprends le genre de jalousie de Mme de Gabrinoff, s'écria M. de Jozères qui avait attentivement écouté cette tirade débitée par le Russe.

— En un mot, la comtesse craint que ce jeune homme ne m'attire en son château qu'elle croit, dans sa jalousie, peuplé de jolies filles, amenées de la capitale par M. d'Armangis pour égayer sa solitude et avec lesquelles il voudrait me faire nouer connaissance.

— Il est à gifler, pensa le magistrat en voyant l'épaisse fatuité avec laquelle se rengorgeait le mari.

—Aussi, continua le comte, pour rassurer les craintes de ma femme, ai-je trouvé l'adroit moyen, chaque fois que je m'absente, de lui laisser notre voisin... sous sa surveillance. Comme cela, elle a la preuve qu'il ne m'écarte pas de mes devoirs.

—Ne vaudrait-il pas mieux que M. d'Armangis restât chez lui ? avança M. de Jozdres qui s'amusait maintenant de cette lûtise conjugale.

—Que dites-vous là ? rester chez lui ! Mais, à ma plus petite disparition, la comtesse croirait que je suis allé le rejoindre. Non, tout est mieux ainsi. Elle garde le voisin à vue. C'est pour cela que vous m'avez entendu tout à l'heure prier M. d'Armangis d'attendre mon retour. S'il quittait la place avant que j'aie reparu, Berthe s'imaginerait qu'il a couru après moi. Hein ! il est ingénieux, mon moyen de calmer la jalousie de ma femme ?

—Excessivement ingénieux, appuya M. de Jozdres.

Et il se dit en même temps :

—Surtout si c'est sa femme qui l'a trouvé pour demeurer seule avec l'autre.

Quand M. de Gabrinoff l'eut déposé devant sa porte, le magistrat suivit des yeux la voiture qui s'éloignait et murmura :

—L'eau se trouble là bas, je crois bien que je pourrai, avant peu, y jeter le fillet.

Le procureur du roi, on s'en souvient, avait l'idée fixe que le Russe devait contribuer à sa fortune.

A son retour de Sedan, le comte retrouva M. d'Armangis qui l'attendait pour prendre congé et remonter en selle.

—Notre voisin m'a paru nous quitter un peu triste, dit M. de Gabrinoff quand le bruit du galop du cheval se fut éteint au loin.

—Dites plutôt : ennuyé, répondit la comtesse.

—Oh ! chère amie, vous plaidez contre vous, répliqua galamment le mari.

—Pas du tout ; seulement je n'ai pas le don de rappeler à M. d'Armangis les trop joyeuses compagnies auxquelles il est habitué, ajouta sèchement Berthe.

—Décidément elle prend le pauvre voisin pour le dernier des mauvais sujets ! pensa le Russe.

A ce moment, Mme de Gabrinoff poussait un gros soupir, en maugréant :

—Vous aviez bien besoin, Iwan, d'être aussi enragé chasseur... M. d'Armangis serait resté chez lui, et nous aurions continué à vivre dans notre heureuse solitude.

—Désirez-vous que j'aille demain à sa demeure pour le prévenir que vous êtes un peu souffrante et que vous ne pouvez le recevoir ?

—Vous l... chez lui l... Non ! s'écria-t-elle avec un visible effroi.

—Ma jalouse s' imagine toujours que le château du voisin est bondé de femmes, se dit de Gabrinoff.

Le lendemain, M. d'Armangis revient à la même heure. Pendant qu'il feuilletait une partition, Berthe souffla vite à son mari :

—Allez, comte, vous être libre.

—Elle a juré de ne pas me laisser un seul instant avec lui, pensa l'époux, qui s'empessa de céder la place.

Le jour suivant s'écoula de même.

Seulement cette fois, après le départ du jeune homme, ce fut la comtesse qui prit l'avance :

—Vous aviez raison, Iwan, notre voisin s'ennuie fort en ma compagnie, dit-elle.

—Le fait est qu'il devient de plus en plus mélancolique, appuya le Russe.

Puis, en riant :

—Bast ! fit-il, Saint-Dutasse, qui arrive demain, aura peut-être le don de l'égayer.

En effet, le lendemain, comme nos trois personnages, auxquels venait de se joindre M. de Jozdres, étaient réunis au salon, le pavé de la cour résonna bruyamment sous les roues d'une chaise de poste qui vint se ranger devant le perron.

—Voilà le chevalier ! cria-t-on en chœur.

Et chacun s'élança à la rencontre de l'arrivant.

La chaise n'était pas encore arrêtée quo du siège de derrière s'était élançé un homme qui, après avoir ouvert la portière, tendit respectueusement l'épaulé sur laquelle s'appuya la main du chevalier qui descendait de voiture.

—Et voilà Bourguignon, ajouta M. d'Armangis qui reconnut le domestique.

Frais, rose, tiré à quatre épingle, le cheveu correst, de Saint-Dutasse apparut souriant à ses hôtes. Son premier devoir fut de s'incliner sur la main de Berthe dont il baïsa longuement les doigts roses en disant :

—Vous le voyez, madame, je réponds à votre gracieuse invitation.

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884 — (No 236).

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement, outre la prime à laquelle elle a droit, tous les numéros parus depuis le commencement de ces deux romans.

Par conséquent, une personne qui nous enverra \$1 recevra une magnifique collection d'une année, plus le journal pendant un an ; celles qui nous enverront \$2 recevront une collection complète de trois années de notre journal, et ce même journal pendant deux ans ; enfin, celles qui nous enverront \$3 recevront la collection complète depuis le 1^{er} Janvier 1881 à ce jour, soit près de quatre années, et le journal pendant trois autres années.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, quelques copies du journal à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1^{er} janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire de *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1^{er} janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIÈRE ANNÉE, 1880 — Épuisée.

DEUXIÈME ANNÉE, 1881 — *Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Échappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur*. — Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIÈME ANNÉE, 1882 — *Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Échappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur* (suite et fin), *La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, Les Filles de Marguerite*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIÈME ANNÉE, 1883 — *La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames de l'Argent, Les Meurtres de l'Héritière*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIÈME ANNÉE (1884) — Jusqu'au 1^{er} juillet — *Les Drames de l'Argent et Les Meurtres de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & OIE, ÉDITEURS,

Boîte 1986.

475 rue Oray (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)